



**Herman Melville**  
**Taïpi, Omou,**  
**Mardi**

Œuvres, I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE PHILIPPE JAWORSKI  
AVEC LA COLLABORATION DE MICHEL IMBERT,  
DOMINIQUE MARÇAIS, MARK NIEMEYER,  
HERSHEL PARKER ET JOSEPH URBAS

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



HERMAN MELVILLE

*Taiïpi, Omou,  
Mardi*

Œuvres, I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE PHILIPPE JAWORSKI  
AVEC LA COLLABORATION DE MICHEL IMBERT,  
DOMINIQUE MARÇAIS, MARK NIEMEYER,  
HERSHEL PARKER ET JOSEPH URBAS

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 1997,  
pour l'ensemble de l'appareil critique.  
Les mentions particulières de copyright figurent  
au verso des pages de faux titre.*



# TAÏPI

*Aperçu de la vie en Polynésie  
durant un séjour de quatre mois  
dans une vallée des Marquises<sup>a</sup>*

*À Lemuel Shaw<sup>1</sup>,  
Président de la Cour suprême de l'État  
du Massachusetts.*

*Ce petit ouvrage est affectueusement  
dédié par l'auteur<sup>b</sup>.*

TAÏPI

Traduction par Théo Varlet et Francis Ledoux.

© Éditions Gallimard, 1952.

© Éditions Gallimard, 1997, pour la révision de la traduction  
par Philippe Jaworski.

## PRÉFACE

Plus de trois ans se sont écoulés depuis les événements racontés dans ce volume. L'auteur a passé l'intervalle, à l'exception des tout derniers mois, ballotté par les flots du vaste océan. Les marins sont les seuls humains qui, de nos jours, puissent encore connaître la griserie de l'aventure ; et bien des choses qui paraîtraient aux sédentaires étranges et romanesques sont à leurs yeux aussi ordinaires qu'une veste râpée aux coudes. Pourtant, en dépit de cette familiarité qu'ont les marins avec les aventures surprenantes de toute sorte, les péripéties consignées dans les pages qui vont suivre ont, débitées avec art, non seulement soulagé l'ennui de bien des quarts de nuit, mais aussi fréquemment suscité la plus chaleureuse des sympathies chez les compagnons de bord de l'auteur. Il a donc été amené à penser que son histoire ne manquerait pas d'intéresser tels qui sont moins accoutumés que les marins à une vie d'aventures.

On remarquera que, dans sa description des gens curieux et intéressants qu'il lui fut donné de rencontrer, l'auteur traite principalement de leurs singularités les plus manifestes, et que, dans la relation de leurs mœurs, il se retient la plupart du temps de proposer des explications sur l'origine ou la raison d'être de ces coutumes. Étant donné que ceux qui relatent leurs voyages parmi les peuplades barbares sont généralement fort prolixes en ces matières, il juge quant à lui opportun de signaler ce qu'on pourrait considérer comme une coupable omission. Nul ne

saurait être plus conscient de ses insuffisances à ce propos, comme à bien d'autres, que l'auteur lui-même. Mais il ne doute pas que, lorsqu'on aura compris les circonstances très particulières dans lesquelles il se trouvait, on excusera toutes ces omissions.

Dans de très nombreux récits publiés, on attache une grande importance aux dates ; mais comme l'auteur perdit toute notion des jours de la semaine durant tout le temps des événements ici rapportés, il espère que le lecteur aura la charité de glisser sur ses manquements à cet égard.

Pour les mots polynésiens employés dans ce volume — hormis les cas où l'orthographe a déjà été déterminée par d'autres —, on a adopté la graphie qui semblait la plus propre à rendre leur son à des oreilles étrangères. Dans plusieurs ouvrages décrivant les îles du Pacifique, un grand nombre des plus belles combinaisons de sons vocaux se sont trouvées perdues pour le lecteur par suite d'un souci excessif des règles ordinaires de l'orthographe<sup>1</sup>.

Quelques passages des chapitres qui suivent pourront sembler sévères pour certaine classe révérende d'hommes, dont les activités dans diverses parties du globe — qui nous sont rapportées de leur propre main — suscitent très généralement, et souvent à fort juste titre, de grands éloges. On verra cependant que ces passages sont basés sur des faits qui n'admettent aucune contradiction, et qui sont venus à la connaissance directe de l'auteur. Il est impossible de discuter les conclusions qui s'ensuivent et, en les formulant, l'auteur ne s'est laissé entraîner par aucune animosité personnelle ni envers les individus eux-mêmes, ni à l'égard de cette glorieuse cause, qui n'a pas toujours été servie par les agissements de certains de ses avocats.

Le grand intérêt que provoquèrent en Amérique, en Angleterre et, en fait, dans le monde entier les importants événements qui se sont déroulés dernièrement aux îles Sandwich, aux Marquises et aux îles de la Société<sup>2</sup> suffira à justifier, pense-t-il, quelques digressions qui autrement seraient inexcusables.

Certaines choses<sup>3</sup> dans ce récit paraîtront étranges, peut-être même totalement incompréhensibles, au lecteur ; mais elles ne le seront certes pas davantage qu'elles le furent pour l'auteur lui-même à l'époque. Celui-ci les a rapportées

telles exactement qu'elles sont arrivées, et il laisse à chacun la liberté de se former là-dessus sa propre opinion, certain que son désir violent de dire la vérité sans fard lui gagnera la confiance du lecteur.



## CHAPITRE I

*En mer. — On aspire au rivage. — Un navire qui a le mal de terre. — Destination des navigateurs. — Les Marquises. — Aventure de la femme d'un missionnaire au milieu des sauvages. — Anecdote caractéristique de la reine de Nuku-Hiva*

Six mois au large ! Oui, lecteur, sur ma foi, six mois passés sans voir la terre, à poursuivre le cachalot sous le dévorant soleil de la Ligne, à danser sur les lames du Pacifique infini, avec le ciel au-dessus de soi, la mer alentour et rien d'autre ! Depuis des semaines nos provisions fraîches sont entièrement épuisées. Plus une seule patate douce, plus un igname. Ces superbes régimes de bananes qui ornaient naguère notre poupe et notre gaillard d'arrière ont, hélas ! disparu ; et les oranges délicieuses qui pendaient à nos hunes et à nos agrès, c'en est fait d'elles aussi. Tout cela s'en est allé, et il ne nous reste plus que des salaisons et du biscuit<sup>a</sup>. Oh ! vous autres, passagers des cabines de luxe, qui faites tant d'histoires pour avoir mis deux semaines à traverser l'Atlantique ; vous qui racontez avec tant de pathétique les privations et les épreuves endurées en mer, quand, après une journée passée à prendre un petit déjeuner, puis un déjeuner et un dîner à cinq services, à bavarder, jouer au whist et boire du punch au champagne, un sort affreux vous a condamnés à rester enfermés dans de petites cellules d'érable et d'acajou, et à y dormir dix heures d'affilée sans rien pour vous déranger que « ces vauriens de mathurins qui crient et marchent si pesamment là-haut » — que diriez-vous donc de nos six mois hors de vue de toute terre ?

Ah ! que ne donnerais-je pour reposer mes yeux sur un brin d'herbe, pour humer la fragrance d'une poignée de terre grasse ! N'y a-t-il donc rien de frais autour de nous ?

Plus rien de vert à regarder ? Si fait, l'intérieur de nos bastingages est peint en vert ; mais ce vert est d'un ton ignoble et dégoûtant, comme si rien de ce qui ressemble à de la verdure ne pouvait subsister aussi démesurément loin de la terre. L'écorce même du bois qui nous sert de combustible a été rongée et dévorée par le porc du capitaine ; et cela depuis si longtemps que le porc lui-même a été mangé à son tour.

La cage à poules ne contient plus qu'un seul pensionnaire, un jeune coq jadis allègre et fringant, qui paraît si bien parmi son timide harem. Voyez-le à cette heure, qui se morfond toute la journée sur la même patte. Il se détourne avec horreur du grain moisi qu'on lui jette et de l'eau croupie de son augette. Il pleure sans doute les compagnes qui lui ont été littéralement arrachées une à une et qu'il n'a plus jamais revues. Mais ses jours de deuil sont comptés ; car Mungo, notre cuisinier nègre, me disait hier que la sentence fatale a été prononcée, et le pauvre Pedro condamné. Son corps émacié sera servi dimanche prochain sur la table du capitaine, et bien avant le soir il sera enseveli, selon les rites habituels, sous le gilet de ce digne personnage. Croirait-on qu'il existe quelqu'un d'assez cruel pour souhaiter la décapitation de l'infortuné Pedro ? Et pourtant, c'est un fait : les matelots, ces égoïstes, ne cessent de prier pour le trépas du misérable volatile. Ils prétendent que le capitaine refusera de mettre le cap sur terre aussi longtemps qu'il aura en perspective un repas de chair fraîche. Ce malheureux oiseau peut seul le lui fournir ; et dès qu'il sera consommé, le capitaine reviendra à la raison. Je ne te veux pas de mal, Pierre, mais comme tu es destiné, tôt ou tard, à subir le sort de ta race, et puisque la fin de ta vie doit être le signal de notre délivrance, oui, je l'avoue, je souhaite qu'on te coupe la gorge à l'instant même, tant est grand mon désir de revoir la terre vive ! Notre vieux navire lui-même languit de contempler encore une fois la terre à travers ses écubiers, et Jack Lewis a dit la vérité, l'autre jour, quand le capitaine lui reprochait de mal gouverner.

« Voyez-vous, capitaine Vangs, répliqua Jack sans se gêner, je suis aussi bon timonier que n'importe qui ; mais y' a plus moyen à présent de le diriger, l'ancien. On peut plus le maintenir pleine voile, capitaine ; on a beau le surveiller, il abat sous le vent ; et alors, capitaine, si je ramène la

barre tout doucement et tâche, pour ainsi dire, de le flatter pour lui faire reprendre sa besogne, il se rebiffe et s'abat de plus belle ; et tout ça, c'est parce qu'il sait que la terre est sous le vent, capitaine, et il ne veut plus aller au vent. »

Eh oui, Jack, pourquoi donc le voudrait-il ? Chacune des pièces de bois qui le composent n'a-t-elle pas poussé sur terre, et n'a-t-il pas, comme nous, sa sensibilité ?

Pauvre vieux navire ! Son aspect même trahit ses désirs : comme il a l'air piteux ! La peinture de ses flancs, brûlée par un soleil de plomb, est craquelée et boursoufflée. Voyez les varechs qu'il traîne derrière lui, et quel hideux amas d'affreuses bernacles revêt son étambot ; et chaque fois qu'une lame le soulève, il montre son doublage de cuivre arraché ou pendant par lambeaux déchiquetés.

Pauvre vieux navire ! Je le répète : durant six mois, il n'a cessé de rouler et de tanguer, sans un instant de répit. Mais courage, mon vieux, j'espère te voir bientôt à un jet de biscuit de la joyeuse terre, te balançant mollement sur ton ancre dans une crique verte, à l'abri des vents tempétueux.

\*

« Hourra ! les gars ! C'est chose décidée : la semaine prochaine, nous faisons route vers les Marquises ! » Les Marquises ! Quelles étranges visions d'exotisme ce seul nom n'évoque-t-il pas ! Houris<sup>es</sup> nues, festins cannibales, bosquets de cocotiers, récifs de corail, chefs tatoués et temples de bambou ; vals ensoleillés où pousse l'arbre à pain, pirogues sculptées dansant sur les brasillantes eaux bleues, farouches sous-bois gardés par d'effroyables idoles, *rites païens et sacrifices humains* !

Tels furent les imaginations singulièrement mêlées qui me hantèrent au cours de notre traversée depuis le champ de pêche. J'éprouvais une irrésistible curiosité de voir ces îles dont les voyageurs d'autrefois nous ont fait un tableau si enchanteur.

Bien qu'il figure parmi les premières découvertes des Européens dans les mers du Sud, puisqu'il a été visité pour la première fois en 1595<sup>1</sup>, le groupe d'îles vers lequel nous nous dirigeons n'en est pas moins aujourd'hui encore occupé par des êtres qui ont gardé leur étrangeté et leur barbarie primitives. Les missionnaires, dans leur œuvre pie, n'ont fait que côtoyer leurs aimables rivages et les ont laissés à leurs

idoles de bois et de pierre. Un singulier intérêt s'attache aux circonstances de la découverte de ces îles. Lorsqu'il les vit surgir du sein des eaux comme un décor de féerie, le navigateur espagnol Mendaña, qui faisait route à la recherche d'une terre riche en or, crut un instant que son beau rêve s'était réalisé. En l'honneur du marquis de Mendoza, vice-roi du Pérou, qui avait pris l'expédition sous son égide, il leur donna pour nom le titre de son maître et, à son retour, publia leur beauté dans un récit confus et merveilleux. Mais ces îles, que rien n'avait troublées durant des années, retombèrent dans leur obscurité première, et c'est depuis peu seulement qu'on est renseigné à leur sujet. Il y avait bien, tous les demi-siècles, quelque aventureux coureur de mer qui venait interrompre leur parfaite quiétude ; il s'émerveillait alors du spectacle insolite et se serait volontiers attribué la gloire d'une nouvelle découverte.

Nous ne possédons encore que peu de détails sur ce groupe si intéressant, et les récits de voyages dans les mers du Sud se bornent à le mentionner brièvement. Cook, dans ses circumnavigations répétées autour du globe, ne fit guère que toucher à ses rivages, et tout ce que nous en savons provient de quelques relations plus générales. Parmi celles-ci, il en est deux qui ont droit à une attention particulière. Il paraît que le *Journal de croisière de la frégate américaine « Essex » dans le Pacifique durant la dernière guerre*, de Porter, contient des détails intéressants sur les indigènes ; mais c'est un ouvrage que je n'ai jamais eu entre les mains. Stewart, aumônier de la corvette américaine *Vincennes*, a également consacré au même sujet une partie de son livre intitulé *Voyage dans les mers du Sud*<sup>1</sup>.

Dans les toutes dernières années, des vaisseaux américains et anglais appartenant aux grandes pêcheries de baleines du Pacifique ont parfois relâché dans le havre spacieux que possède l'une de ces îles, afin de renouveler leurs provisions ; mais la crainte des indigènes, inspirée par le souvenir du sort tragique qu'ils ont infligé à beaucoup de Blancs, détournait leurs équipages de se mêler suffisamment à la population pour obtenir quelque aperçu détaillé de ses coutumes et de ses mœurs<sup>2</sup>.

Il semble que les missionnaires protestants aient désespéré de tirer ces îles du paganisme. Le traitement qu'ils reçurent de la part des indigènes fut, dans tous les cas, de nature à intimider les plus audacieux d'entre eux. Ellis

donne, dans ses *Études polynésiennes*, d'intéressantes relations des tentatives infructueuses que fit la Mission de Tahiti<sup>1</sup> pour établir une filiale dans certaines îles de l'archipel. Peu de temps avant ma visite aux Marquises, il se passa, en liaison avec ces efforts, un incident assez amusant que je ne puis m'empêcher de rapporter.

Un intrépide missionnaire, que n'avait pas découragé l'échec de toutes les tentatives faites jusqu'alors pour gagner les sauvages, et qui avait une grande confiance en l'efficacité d'une influence féminine, leur amena sa jeune et belle femme ; c'était la première Blanche qui fût jamais venue jusqu'à leurs rivages. Les insulaires commencèrent par contempler avec une admiration muette un aussi extraordinaire prodige, et semblèrent enclins à le considérer comme quelque nouvelle divinité. Mais au bout de peu de temps, familiarisés avec son charmant aspect et jaloux des étoffes qui enveloppaient sa silhouette, ils cherchèrent à percer le calicot du voile sacré ; dans l'assouvissement de leur curiosité, ils dépassèrent alors les limites de la bienséance au point d'offenser profondément le sens du décorum de la dame. Une fois qu'ils se furent assurés de son sexe, l'idolâtrie se mua en mépris ; et il n'y eut plus d'outrages dont les sauvages ne l'accablèrent, exaspérés comme ils l'étaient par la tromperie qu'ils supposaient avoir été exercée à leurs dépens. À la grande horreur de son époux affectionné, elle se vit dépouiller de ses vêtements, et on lui fit bien comprendre qu'elle ne pourrait plus poursuivre impunément son imposture<sup>2</sup>. La douceur évangélique de la dame n'était pas suffisante pour lui permettre d'endurer une telle épreuve ; aussi, craignant des indécentes plus poussées, obligea-t-elle son mari à renoncer à son entreprise, et ils retournèrent ensemble à Tahiti.

Ce n'est pas d'une telle timidité dans l'exhibition de ses charmes que fit preuve la reine de l'île elle-même, cette si belle épouse de Moana, roi de Nuku-Hiva<sup>3</sup>. Deux ou trois ans après les aventures narrées dans ce volume, j'eus l'occasion, naviguant sur un vaisseau de guerre, de faire relâche dans ces îles<sup>4</sup>. Il y avait alors quelque temps que les Français avaient pris possession des Marquises et ils se vantaient déjà des effets bénéfiques de leur administration, tels qu'on pouvait les discerner dans le comportement des indigènes. À vrai dire, au cours d'une de leurs tentatives pour réformer les mœurs, ils en avaient bien massacré cent

cinquante à Vaïtahu<sup>1</sup> — mais passons ! À l'époque dont je parle, l'escadre française se rassemblait dans la baie de Nuku-Hiva et, au cours d'une entrevue entre les commandants de ces bâtiments et notre digne commodore, les premiers suggérèrent qu'en tant que navire amiral de l'escadre américaine, nous recevions à notre bord, en grande pompe, la visite du couple royal. L'officier fit aussi remarquer, avec une satisfaction évidente, que, sous la conduite des Français, le roi et la reine s'étaient assimilé une notion appropriée de leur haute position, et qu'à toutes les cérémonies ils se comportaient avec la dignité qui convenait. Les préparatifs nécessaires furent donc faits à notre bord pour offrir à Leurs Majestés une réception en tout point conforme à leur rang.

Par un radieux après-midi, on vit un youyou gaiement pavoisé déborder d'une des frégates françaises et se diriger droit sur notre coupée. À la poupe étaient étendus Moana et son épouse. Tandis qu'ils approchaient, nous leur rendîmes tous les honneurs dus à la royauté — nous montâmes les vergues, tirâmes des salves, fîmes tout un prodigieux vacarme.

Ils grimpèrent à l'échelle de coupée, furent reçus chapeau bas par le Commodore et, alors qu'ils passaient le long de la plage arrière, les soldats de marine présentèrent les armes tandis que la musique attaquait *Le Roi des îles Cannibales*. Jusque-là, tout allait bien. Les officiers français, pleins d'entrain, souriaient et faisaient force simagrées ; ils étaient enchantés du comportement discret de ces distingués personnages.

L'aspect de ceux-ci avait certes été calculé pour produire un maximum d'effet. Sa Majesté était parée d'un magnifique uniforme militaire, tout raide de galons et de broderies d'or, tandis que son crâne rasé se dissimulait sous un immense bicorné aux ondulantes plumes d'autruche. Il y avait cependant une légère imperfection dans son apparence : une large bande de tatouage s'étendait en travers de toute sa figure, dans le prolongement des yeux, et lui donnait l'air de porter une énorme paire de lunettes ; or un monarque enluneté éveille des idées cocasses. Mais c'est dans la parure de sa charmante épouse au teint basané que les tailleurs du bord avaient déployé tout le goût qui caractérise leur pays. Elle était vêtue d'un éclatant tissu de drap écarlate bordé de soie jaune, qui, s'arrêtant un peu en

dessous des genoux, révélait ses jambes nues agrémentées de tatouages en spirale qui ressemblaient un peu à deux colonnes trajanes en miniature. Sur sa tête était un turban plein de fantaisie, en velours pourpre rehaussé de ramages d'argent, et surmonté d'une aigrette de plumes bigarrées.

L'équipage au complet, entassé le long du passavant pour jouir du spectacle, attira bientôt l'attention de la reine. Elle remarqua entre tous un vieux loup de mer, dont les bras et les jambes nus, ainsi que la poitrine découverte, portaient autant d'inscriptions à l'encre de Chine que le couvercle d'un sarcophage égyptien. Nonobstant toutes les suggestions et remontrances discrètes des officiers français, elle s'approcha immédiatement de l'homme, écarta encore un peu plus l'ouverture de sa chemise de coutil, releva les jambes de ses larges pantalons, et resta béate d'admiration devant les piqûres bleues et vermillon vif ainsi étalées à ses regards. Elle s'accrochait au gars, le caressait en exprimant son ravissement par des exclamations impétueuses et des gestes variés. On peut aisément se représenter l'embarras où se trouvaient les Gaulois polis devant cet événement imprévu ; mais imaginez leur consternation quand, tout à coup, Sa Majesté, désireuse d'exhiber les hiéroglyphes qui décoraient son propre corps si charmant, se pencha un instant en avant, puis, faisant volte-face, retroussa ses jupes, exposant ainsi une vue dont les Français<sup>a</sup> atterrés se détournèrent précipitamment ; dégringolant dans leur canot, ils s'empressèrent de fuir la scène d'un si épouvantable désastre.

## CHAPITRE II

*Traversée depuis le champ de pêche jusqu'aux Marquises. — On somnole à bord. — Scènes des mers du Sud. — Terre ! — Nous découvrons l'escadre française à l'ancre dans la baie de Nuku-Hiva. — Un singulier pilote. — Escorte de pirogues. — Flottille de noix de coco. — Des visiteuses à la nage. — Elles prennent d'assaut la Dolly. — Ce qui en résulte*

Je n'oublierai jamais les dix-huit ou vingt jours durant lesquels les doux alizés nous entraînaient silencieusement vers les îles. À la poursuite du cachalot, nous étions arrivés

sur la Ligne, à quelque vingt degrés à l'ouest des Galapagos ; aussi, une fois notre route établie, nous suffit-il de brasser carré et de garder le vent arrière, après quoi le bon bateau et la brise constante se chargèrent du reste. Jamais le timonier ne tracassa notre vieil ami en lui faisant par trop sentir le gouvernail ; au contraire, les membres confortablement calés contre la barre, il somnolait à longueur de journée. Fidèle à sa tâche, la *Dolly* suivait le cap indiqué ; et, telles ces personnes qui font toujours mieux lorsqu'on les laisse livrées à elles-mêmes, elle allait son petit bonhomme de chemin comme un vétérans des mers — qu'elle était.

Quelle période exquise de nonchalante oisiveté, tandis que nous glissions ainsi sur les eaux ! Nous n'avions rien à faire, ce qui s'accordait à merveille avec notre peu d'inclination au travail. Nous abandonnâmes le poste d'équipage pour le gaillard d'avant, où une tente fut disposée, à l'abri de laquelle nous dormions, mangions et pareissions tout le long du jour. Tous semblaient être sous l'influence d'un narcotique. Même les officiers de l'arrière, à qui leur devoir interdit formellement de s'asseoir durant leurs quarts en haut, s'efforçaient en vain de se maintenir sur leurs quilles ; et il leur fallait chaque fois recourir au même compromis, qui consistait à s'accouder sur la lisse en jetant par-dessus bord un regard vague. Lire, il n'en était pas question, car à peine avait-on un livre en main que l'on s'endormait instantanément.

En dépit de mes efforts, je cédaï fréquemment à la torpeur générale ; parfois, cependant, je parvenais à rompre le charme et à savourer la beauté du spectacle qui m'entourait. Le ciel se déroulait, vide à l'infini et du bleu le plus pur, sauf aux abords de l'horizon, où persistait un mince voile de nuées pâles, immuables de forme et de couleur. La longue houle du Pacifique arrivait en roulant de son rythme de chant funèbre, tout hérissée de minuscules vaguelettes qui étincelaient au soleil. De temps à autre, un banc de poissons volants, effarouchés par le rejaillement de l'eau sous l'étrave, s'élançait dans l'air, pour retomber presque aussitôt dans la mer, telle une pluie d'argent. Et puis on voyait le superbe albacore aux flancs scintillants tourner autour de la mâture ; souvent, après avoir décrit un arc dans la descente, il disparaissait à la surface des flots. Au loin, la baleine lançait son jet puissant, et plus près le

requin rôdeur, cet abject pillard des mers, s'avavançait en tapinois et, à distance respectueuse, nous considérait d'un œil torve. Parfois, quelque monstre informe des abîmes flottant à la surface s'enfonçait, à notre approche, dans les eaux bleues, et s'évanouissait à nos regards. Mais le trait le plus frappant de ce spectacle était le silence presque ininterrompu qui régnait dans le ciel et sur l'eau. On n'entendait à peu près rien d'autre que le souffle de l'épaulard et le clapotis de l'onde fendue par l'étrave.

À proximité de la terre, je saluai avec joie l'apparition d'innombrables oiseaux marins qui, criant et tournoyant en spirale, accompagnaient le navire et se posaient parfois sur nos vergues et nos cordages. Cet individu aux airs de flibustier, fort bien nommé « faucon des vaisseaux », avec son bec rouge sang et son plumage de corbeau, venait parfois tracer autour de nous des cercles concentriques qui se resserraient peu à peu, au point que nous pouvions nettement discerner les étranges éclairs de ses yeux ; alors, comme satisfait de son observation, il repartait d'un coup d'aile pour se perdre dans le lointain. D'autres signes dénotèrent bientôt que l'île était proche, et l'heureuse nouvelle qu'elle était en vue ne tarda pas à descendre des hauteurs, dans ce cri prolongé qui réjouit le cœur du matelot : « Terre ! »

Le capitaine, jaillit de sa cabine sur le pont et, d'un vigoureux braillement, réclama sa longue-vue ; le second, d'une voix encore plus forte, lança à la vigie de la hune un formidable « Quelle distance ? » La tête crépue du coq nègre parut à la porte de la cuisine, et Maître-d'équipage, le chien, bondit entre les apôtres de l'étrave, en aboyant avec vigueur. La terre ! Oui, elle était bien là. Une ligne bleue, déchiquetée, presque imperceptible, montrait les contours hardis des hauts pics de Nuku-Hiva.

Bien qu'on la considère généralement comme une des Marquises, cette île passe auprès de quelques navigateurs pour faire partie d'un groupe particulier qui, sous le nom d'archipel Washington, comprend les trois îles de Hua-Uka, Hua-Pu et Nuku-Hiva. Elles forment un triangle et sont situées entre les parallèles  $8^{\circ}38'$  et  $9^{\circ}32'$  de latitude sud, et entre  $139^{\circ}20'$  et  $140^{\circ}10'$  de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. Pour comprendre combien il est peu légitime de les regarder comme un ensemble distinct, il suffit de considérer qu'elles se trouvent à proximité

## OMOU

<i>Notice</i>	1259
<i>Note sur le texte</i>	1273
<i>Notes</i>	1274

## MARDI

<i>Notice</i>	1294
<i>Note sur le texte</i>	1325
<i>Notes</i>	1325
<i>Glossaire du symbolisme floral et végétal</i>	1385
<i>Les îles de Mardi</i>	1388

<i>Bibliographie</i>	1391
----------------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

TAÏPI

OMOU

MARDI

*Introduction*

*par Philippe Jaworski*

*Chronologie*

*Notices, notes et variantes*

*Glossaire du symbolisme floral et végétal*

*Les îles de « Mardi »*